1re Année — Buenos Aires, 28 Décembre 1895 — N° 3.

LE CYCLONE

SOUSCRIPTION VOLONTAIRE

PARAIT QUAND IL PEUT

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Pour tout ce qui concerne le Journal s'adresser "LE CYCLONE" Casilla Correo 1120

PROPAGANDE RÉVOLUTIONNAIRE

Si on nous crie continuellement que par la persuasion aucune action n'est possible sur les possédants, les riches, ceux qui vivent du travail des autres, qui jouissent et ne produisent pas, sur ces endurcis de l'égoïsme mauvais, auxquels on ne pourra décider à une volontaire dépossession, ou même que l'on ne pourra tourner à une bienveillance quelconque, pour ceux qui souffrent et qui revendiquent pour l'Idée émancipatrice. Nous répondons : s'il est impossible d'apprivoiser la bête, ne réussira-t-on pas mieux sur ses petits? Si l'homme flanqué de préjugés, comme une forteresse de bastions et de tours, est inabordable, si la brute hérissée de mauvais égoïsme, menaçante et grondante, demeure indomptable, ne peut-on rien sur sa progéniture, au cerveau jeune éclos, point encore foncièrement déprimé, l'être saint, que n'ont pu encore atrophier les préjugés bêtes, plein de vie à toutes les nouvelles sensations, aux idées larges et généreuses, ouvert? dans ce jeune milieu, en cette presque vièrge terre, est efficace l'action du semeur révolutionnaire.

* * *

Avez-vous lu l'Enfant, de Vallés? Il est de ces très rares romans qui font chaud au cœur. L'Enfant nous montre,—qui de nous ne l'a pas ailleurs observé! —qu'il est parmi les bourgeois, parmi les classes dirigeantes, les biens élevés, les instruits, surtout parmi ceux-là, des enfants, des adolescents et même des jeunes hommes, que l'on courbe sous l'amas abject des préjugés, dont on supplicie les droits et spontanés instincts, dont on atrophie le cerveau et le cœur, que l'on frappe à main plate ou à poing fermé, à qui l'on profère: « Tu feras ceci, et tu ne feras pas cela, parce que je le veux ainsi et que je suis le père et le maître » ; — que l'on oblige sous peine de privations, à étudier le grec et le latin, la rhéthorique et la philosophie alors que l'essort de leurs facultés ailleurs les emporte ; que, plus tard, on attelle au droit, à la médecine, à l'agrégation, etc., quand ils n'en ont nul désir, sous peine d'exhérédation ; — en un mot, que l'on froisse tant leurs sentiments d'enfant, que l'on viole dans leurs préférences d'adolescents, que l'on humilie dans leur volonté d'homme, tout ce qui fait d'un mâle un protestataire et un révolté. Eh bien, ces meurtris de l'autorité paternelle, ces forçats du bachot et des Facultés, que faut-il pour en faire de conscients révoltés? Presque rien. Ecoutez ce que dit Taine, Taine le renégat, qui a craché au visage de la Révolution :

« A vingt ans quand un jeune homme entre dans le monde, sa raison est froissée en même temps que son orgueil.—En premier lieu, quelle que soit la société dans laquelle elle est comprise, elle est un scandale pour la raison pure ; car ce n'est pas un législateur philosophe qui l'a construite d'après un principe simple, ce sont des agrégations successives qui l'ont arrangée d'après leurs besoins multiples et changeants. Elle n'est pas l'œuvre de la logique, mais de l'histoire, et le raisonnement débutant lève les épaules à l'aspect de cette vielle bâtisse dont l'assise est arbitraire, dont l'architecture est incohérente, et dont les raccomodages sont apparents.—En second lieu, si parfaites que soient les institutions, les lois et les mœurs comme elles l'ont précédé, il ne les a point consenties; d'autres, ses prédécesseurs ont choisi pour lui, et l'ont enfermé d'avance dans la forme morale, politique et sociale qui leur a plu. Peu importe, si elle lui déplait; il faut qu'il la subisse, et que, comme un cheval attelé il marche entre deux brancards sous les harnais qu'on lui a mis. [Psychologie du Jacobin 1881] ».

A nous, militants de la Révolution, d'apprendre aux fils de nos maitres, inconscients révoltés, pourquoi la Société est un scandale pour la raison pure », pourquoi son assise est arbitraire et incohérante son architecture, et comment, par quels pratiques moyens, il est possible de reconstruire le nouvel et harmonique édifice; il faut à cet enfant, à ce jeune homme, à cet assoiffé d'idéal, lui découvrir les sources pures d'où jaillira la Nouvelle Vie; il faut à ce talent révolté, lui donner la conscience de ses élans généreux, le rendre maître de son impulsion, le faire nôtre! Avons-nous trop d'hommes instruits, trop d'orateurs, de philosophes, de poètes, de romanciers, d'ingénieurs, de professeurs, de savants, d'abréviateurs et de commentateurs des manifestations humaines? Ne nous reste-t-il pas á créer une logique, une philosophie nouvelle, un Art, une Poésie, un Verbe nouveau, un Enseignement différents? Quelle force! pour la Révolution que cette recrue des jeunes et intelligentes générations, — souvenons-nous des nihilistes Russes,— quelle puissance d'expansion, que l'élan imprimé à la masse!

II

Maintenant portons nos réflexions sur l'immense clan des esclaves du salariat, divisés avec les jeunes esclaves bourgeois d'abord, entre eux-mêmes en second lieu, et nous verrons que les uns et les autres sauront comprendre, sans beaucoup méditer, que leurs souffrances sont identiques, avec la seule différence que le salarié a à supporter le poids du salariat— la misère, la faim — en plus.

Classant ces divers milieux sous leurs noms connus, nous trouvons :

1. Le Paysan, l'ouvrier de la terre, domestique, homme de journée, fermier ou petit propriétaire ;
2. L'Ouvrier, celui qui a un métier déterminé, duquel il vit exclusivement sous les ordres d'un patron ;
3. Le Mineur, le serf noir, tout à fait placé hors de l'orbite commune ;
4. L'Artisan, le seul qui ait conservé quelque autonomie, à quel prix! artisan rural et de la ville, écrasé par le machinisme et la grande production, mais qui, malgré, vit chez lui et travaille chez lui ;
5. Le Manœuvre, le juif-errant du salariat, celui qui a tous les métiers et n,en possède aucun, le bohême du travail que nul lien d'apprentissage ou corporation n'unit ;
6. L'Employé, le gratte-papier et l'aligneur de chiffres, le placier et le contre-maître du commerce, de l'industrie de la banque et de l'administration ;
7. Le Marin, d'eau douce et d'eau salée, le gabarrier et le matelot ;
8. Le Soldat, le porte-sabre et le porte-sac ;
9. Le Déclassé, la fille de joie, le mendiant, le vagabond, le sans métier.

Cette masse des travailleurs, des producteurs, que réunit un fonds commun de souffrance, est plus malléable à l'action révolutionnaire. Comme un instrument d'où s'exhalent les plaintes, elle résonnera de douleur sous l'action vibrante des agitateurs. Que dire à tous ces souffrants du mal social?... Nous le savons tous, la thèse est éternelle, invariable dans sa vérité :

Au paysan : — tu retournes la dure glèbe, tu ensemences, tu moissonnes, à qui les fruits de la terre? non á toi, à ceux qui n'ont ni conduit la charrue,ni éparpillé le grain, ni réuni la gerbe;

A l'Ouvrier : — tu tournes le bois, tu frappes le fer, tu fouilles la pierre, tu construis les maisons, tu produis des objets d'utilité et d'aise, sans cesse tu transformes la matière et tu crées, á qui ces produits? á ceux qui n'ont ni serré la varlope, ni cogné du marteau, ni gâché le plâtre, ni inventé, ni fatigué,—et tu manques de tout, et tu ignores le luxe, et tu couches en des taudis ;

Au Mineur :—tu risques tà vie pour extraire la pierre qui donne le souffle à l'industrie de tout le globe, les anonymes qui t'exploitent comme tu exploites la mine ont des millions, et qu'as-tu? la misère, aussi noire que la houille du fond ;

A l'Artisan :—ingénie-toi, combine, trouve, fais du nouveau, demain d'autres qui flânent pendant pendant que tu travailles, qui dorment alors que tu veilles, d'autres s'empareront de ton labeur, de ta trouvaille, et en tireront des millions, pendant qu'á peine tu mangeras, artisan, qui demain et toujours inventeras pour la jouissance de ceux qui n'inventent jamais ;—et toi, artisan qui seulement vis de ton métier, pourqui peines-tu : vois, la machine qui produit meilleur marché au cent, la grande industrie qui par ses serfs fournit dix fois la demande des consommateurs, et à quel prix!

Au manœuvre :—à toi sont dévolues les plus rudes tâches, celles qui courbaturent le corps et abaisse l'esprit, á toi les bas travaux et les bas salaires, ô toi! qu'on devrait remerciér et le mieux payer, et qu'on vole et qu'on humilie ;

A l'Employé :—tu es le chien, soumis ou révolté, mais tu es le chien de ton patron, qui te caresse et te favorise si tu lui plais, et t'injurie et te jette à la porte quand tu lui déplais ; et comme le chien, quand on t'a mis dehors tu erres, ne sachant quel os ronger, ni quel gîte trouver, employé qui conduis la maison de ton patron comme les matelots le navire de l'armateur, et sans qui maison et patron sombreraient ;

Au marin :—prend des ris, cargue les voiles ho! sur les mats! ho! sur les vergues! arme le canot! astique le pont! nettoie la cambuse! vire à babord! vire à tribord! tombe à la cale! tombe à la mer! prend le mal noir, prend le mal jaune! meurent tes fils, meure ta veuve! qu'importe! *L'armateur n'est-il pas riche*, et puiss... la compagnie? les docks ne sont-ils pas remplis? Sans toi, Mathurin, que seraient le commerce et l'industrie, que serait l'alimentation des peuples? Et pour prix de ton rude labeur, qu'as-tu? à peine du pain, le pain dont tu manques quand tu es vieux, et dont manquent les tiens quand à la mer tu es péri;

Au Soldat :—on t'a mis la capote au dos et au bras le fusil, pour défendre la Patrie, et cette Patrie ne te donne pas du pain, et les maisons et les terres, et les richesses qu'on t'envoie protéger, en te prenant trois ans de ta vie d'abord, et, plus tard, ta vie même, ces biens auxquels jamais tu ne toucheras, à qui sont-ils? à d'autres, qui fuiront à l'heure du péril, car leur Patrie c'est leur argent, à d'autres qui, même s'ils restent pour la bataille, au moins auront combattu pour la défense de leurs biens,—tandis que toi, misérable, qu'as-tu donc á sauvegarder?

Au Déclassé :—on dit de toi que tu es la lie de la société, pourquoi? parce que tu mendies, que tu voles, que tu tues, que tu te prostitues, Et pourquoi donc tends-tu la main, grinches-tu, assassines-tu, vends-tu ton corps? Parce que tu as faim, tu as froid, et que tu t'es révolté contre la Faim. Mais pourquoi as-tu eu faim? Parce que quelques-uns possèdent trop, quand tu n'as rien, parce que d'autres crèvent par excès de plaisir alors que tu expires de souffrance, parce que d'un côté est tout, et de l'autre rien. Eh bien accomplis donc ton rôle! non comme un métier, mais comme une revendication, et souviens-toi que par la Révolution avec le Capital et le Salariat disparaîtront le vol, la prostitution et le meurtre!

Et á chacun de ceux qui produisent, il suffirait de dire: Paysan, si tu cesses de labourer, plus de pain ; — Ouvrier, si tu croises tes bras, plus d'industrie; plus d'échange, plus de valeur ; — Mineur, si tu sors de la mine, meurent les hauts-fourneaux, stationnent les navires, s'éteint le gaz, s'arrête la vie du monde ;—Artisan, si tu fermes boutique, plus d'invention, plus de perfection, l'arrêt du Progrès ;— Manœuvre, si tu refuses ton appoint, qui balayra les fanges humaines, qui s'humiliera devant la matière, si ce n'est ceux pour qui tu nettoies et que tu t'humilies ; — A l'employé, le moindre ressort faussé, s'arrête la pièce d'horlogerie : ainsi s'arrêterait, si tu le voulais, l'organisation commerciale et administrative dont tu es le rouage complet ; —Au Marin, déserte ton navire, ton navire seul n'ira pas sur la mer ; amarre ta barque, qui fera la pêche? 4 à 5, et de soldats? deux cents ; si tu refuses de marcher, qui livrera les batailles? et si deux cents Lebel s'abattent sur cinq poitrines, qui sera le plus fort?

Ainsi parlant, à chacun suivant son métier, son milieu, on donnera au travailleur, cet éternel esclave, le sentiment de sa valeur et de sa force; on lui apprendra par des FAITS par de controlàbles exemples; qu'il est la force avec le nombre, et qu'il n'a plus qu'à vouloir pour recueillir le bénéfice de cette force jusqu'à ce jour exploitée.

* * *

Adaptons-nous au milieu que nous voulons révolutionner; prenons le langage, l'accent, les sentiments du paysan, de l'ouvrier, du mineur, de l'artisan, du manœuvre, de l'employé, du soldat, du marin et du déclassé, et sans jamais faiblir dans notre conviction révolutionnaire, sans jamais rien retrancher de nos principes: poursuivons infatigablement une ardente propagande, n'oubliant jamais que nous parlons à des souffrants, et que les souffrants aiment à entendre des remèdes.

Les moyens pratiques? Inutile de les discuter ici. Chacun, s'il le veut bien en trouvera appropriés à son tempérament, à son état social, à ses aptitudes. La parole est bonne, les écrits sont bons, les actes sont meilleurs. Mais tous, orateurs, écrivains. zèlateurs par le fait, nous devons nous efforcer d'entrer dans l'action révolutionnaire, sous peine de déchéance. Volontiers, nous nous disons de l'avant-garde : mais où est le corps d'armée, où sera-t-il jamais, si nous ne le formons pas. Chose facile! car nous avons pour fatals serre-files la Faim, la Misère, l'Humiliation, chose facile! si nous accordons nos actes avec nos paroles, si nous cessons d'être de vieilles femmes bavardes pour rester des virils, des anarchistes et des révolutionnaires!

Nous indiquons ici un des moteurs de la tactique révolutionnaire. D'autres. aussi puissants, pourront être les leviers des prochaines révoltes. Mais il importe que, dès aujourd'hui, nous les recherchions, ces moteurs, à fin de les mettre en valeur. Occupons-nous moins de la THÉORIE, certainement assez élaborée, pour mieux élaborer la PRATIQUE, délaissons l'IDÉE pure pour entrer dans l'ACTION,— je dirai mieux : transportons nos théories dans la pratique, mettons nos idées au service de l'action, nos armes aux bras de nos soldats. Les Révolutions ne se sont jamais faites en chambre, mais dans la rue!

SUR LA VIOLENCE

Lorsque Ravachol comprit, qu'il ne suffisait pas de parler et d'écrire, ou d'exciter, soit par la plume ou par la parole le peuple à la révolte; que les paroles ne seront toujours que des phrases, plus ou moins persuasives, et les écrits des œuvres accouchées de penseurs, plus ou moins convaincus et sensitifs; il ressenti la nécessité de frapper la société avec des moyens plus énergiques; et lui le premier caractérisa très nettement la lutte engagée contre les institutions bourgeoises.

D'autres, avec non moins d'énergie, usèrent des mêmes moyens, qui, quoi qu'on en dise et qu'on en pense, ont été, sont et resteront les armes les plus convaincantes que l'on puisse se servir contre cette bourgeoisie — incapable par elle-même de se défendre.

Que de hauts cris, que de hurlements de fauves blessées au cœur.

Tous ceux qui digèrent et dirigent ne trouvèrent pas assez d'insultes dans leur crasse imagination, pour salir et l'Anarchie et les anarchistes.

Poëtes à l'âme de mendiant, journalistes corrompus et salariés bourgeois repus et égoïstes, prêtres menteurs et hypocrites, prolétaires trompés par la fausse opinion, que leur incruste dans la cervelle les thuriféraires de l'ordre bourgeois: Tous clamèrent contre ces quelques forts, en appelant à grands cris les fureurs célestes et terrestres pour écraser tout ce qui oserait réclamer le droit au bien-être et à l'existence.

Le plus cocasse et stupide, ce sont ces protestations lancées par quelques anarchistes.

Est-ce sous l'impression de la peur? ou est-ce par conviction que ces individus protestèrent contre ces actes de justice, et récusèrent toute solidarité avec leurs auteurs? Nous l'ignorons, et peu nous importe de le savoir.

Mais, nous ne pouvons qu'être réellement surpris et indignés de tels scrupules bêtes, ou foirade.

En outre, nous n'arrivons pas à comprendre la pensée de ces camarades, et nous nous demandons, si réellement ils le sont; et comment comptent-ils arriver à précipiter la marche de la Révolution Sociale?

Dans quelques articles paru dans « Les Temps Nouveaux », s'échappèrent plusieurs saillies au sujet de la violence, nous montrant l'état de ces anarchistes digérants; et bien certainement, leurs écrits justifient la vieille maxime bourgeoise: QU'IL VAUT MIEUX CREVER DE MISÈRE QUE DE ROMPRE AVEC LES SENTIMENTS D'HONNEUR ET D'HONNÊTETÉ.

—La violence est une entrave à la propagation de nos idées, en ce qu'elle épouvante les inconscients et fait reculer les sympatiques: voilà ce que nous disent ces anarchistes nouveau calibre.

S'ils voulaient jeter un coup d'œil sur le chemin parcouru par la propagande anarchiste, depuis les premiers actes de haute révolte, accomplis par de rudes compagnons; s'ils étaient de bonne foi ils en rabattraient sérieusement de leur puritanisme, et ils verraient que, au lieu d'éloigner de nos idées la foule inconsciente, les actes de violence, l'attirerait sensiblement sur le terrain de la discussion, qui rapporta d'heureux fruits parceque la curiosité et l'intérêt furent réveillés dans le sein de la masse.

Cependant, il semblait au premier abord, que ces actes trop souvent répétés et ACCOMPLIS À TORT ET À TRAVERS (comme certains camarades l'ont dit) puissent réellement nous attirer l'antipathie du peuple.

Mais, il n'en est rien, un peu plus de jugeotte et on le comprendra.

En premier lieu: qui cria le premier à l'assassin? Le peuple ou le bourgeois?

Il n'y a pas deux réponses;

C'est le bourgeois qui se sentant atteint dans ses orgies, avec l'aide de tous ses larbins, journalistes et policiers, qui jeta des hurlements de tigre blessé, auxquels firent écho les voix des crève-faim. Mais de là nâquirent ces âpres discussions, car il fallait se défendre. Les uns repoussèrent toute affinité avec les auteurs des actes [ceux-ci étaient des sots ou des peureux] les autres et heureusement le plus grand nombre — se rendirent hautement, solidaires de ces fiers révoltés, et en avant les discussions publiques et privées. Sous l'influence de ces discussions les masses revinrent de leurs fausses impressions, et si aujourd'hui tous ne partagent pas les idées anarchistes la majeure partie sait au moins à quoi s'en tenir sur la valeur des protestations des digérants; et, si elles ne comprennent pas bien toute l'étendue et la portée de ces attentats justiciers, elles reconnaissent vaguement le fond de ces actes; c'est-à-dire la lutte acharnée contre le despotisme et l'exploitation.

Quel est l'ouvrier qui aujourd'hui ne rêve pas un avenir meilleur?

Quel est le traîne misère, qui dans ses heures d'angoisses terribles et mortelles, ne maudit pas la société bourgeoise et ne songe à la vengeance?

Il n'y en a pas. Aujourd'hui tous souffrent et tous pensent.

Et à qui le doit-on? Est-ce entièrement à la propagande de théorique, ou est-ce grâce aux actes de violence?

La violence, nous l'avouons, a toutes nos sympaties; mais quoique cela, l'on ne peut nier sa valeur surtout lorsqu'elle est employée isolément, sans conspiration secrète, sans cette vieille entente des anciens comploteurs.

Nous savons aussi au commencement que si au lieu d'employer la théorie, l'on eut continuellement usé de la violence, l'idée anarchiste n'existerait pas, car nous comprenons que la violence n'est pas une idée mais un moyen variant à l'infini; mais nous sommes persuadés également que si l'on s'était continuellement borné à la propagande pacifique, jamais l'idée n'eut progressé comme elle l'a fait depuis quelques années.

Après ces quelques lignes, nous arrivons à cette solution:

1. Que l'Anarchie pour être discutée et comprise a besoin de la théorie; et que la Révolution pour être amenée sur le terrain pratique a besoin de la violence.
2. Que la théorie n'implique pas une profonde conviction et un haut degré de combativité; et que la violence caractérise les convictions de qui l'emploie, comme elle affirme le degré de sensitivité et de combativité.
3. Que la violence rapportera toujours de bons résultats, si elle est défendue théoriquement en expliquant les causes qui l'ont amenée en ce qu'elle montre le peu de solidité des institutions actuelles.
4. Que la théorie répétée et abusée amène inévitablement le sommeil des masses, en ce que surtout les théories anarchistes sont âpres et arides; et que la violence est la diane tirant les dormeurs de leur léthargie.
5. Que les théories habituent l'homme aux discussions, c'est-à-dire au parlementarisme; et que la violence habitue les gueux aux grondements terribles de l'explosion ou de l'incendie—armes capitales de la Révolution Sociale.

Une preuve à l'appui de notre cinquième affirmation, c'est la nouvelle apportée de Paris par les journeaux bourgeois, de ces gamins s'exerçant à la fabrication d'explosibles et qu'ils expérimentent dans les fortifications.

Ah! voilà des futurs soldats du prochain chambardement général qui ne garderont pas les mains dans leurs poches.

Un dernier mot; nous sommes sincèrement persuadés, que les ennemis de la violence [nous entendons les camarades] ne doivent leur antipathie qu'à un reste de préjugés car comme nous l'avons fait remarquer plus haut, ce sont toujours les bourgeois qui crièrent comme des enragés contre les anarchistes à la suite de quelques attentats; mais, eux ne pouvaient certainement pas les applaudir puisqu'ils sont toujours dirigés contre eux.

Et puis après tout, l'on nous persécuta avant que l'on employa la violence pour nous défendre, et nous n'avons certainement pas du sang de grenouille dans les veines. Non, nous avons des nerfs de révoltés conscients, et à la violence il faut répondre par la violence.

L'ESCLAVAGE

Quand donc l'ouvrier reconnaîtra-t-il ce qu'il est véritablement?

Si nous savions, oh! prolétaires, comme nous sommes crétins et ignorants, comme la société bourgeoise se fout de notre fiole. Crétins et ignorants, oui, nous le sommes, et pas qu'un peu; nous ne voyons pas plus loin que notre nez.

Si nous nous donnions la peine de regarder autour de nous, il n'est pas nécessaire de regarder bien loin, nous verrions comme on se moque de notre pauvre carcasse.

Nous sommes heureux de notre misère, en croyant que travaillant tous les jours, depuis l'aube jusqu'à la nuit, 12 et 16 heures par jour et même davantage, nous deviendrons riches et qu'alors nous serons heureux.

Oui! voyons si nous pouvons devenir riches et heureux, en gagnant 2 ou 3 piastres par jour, et si surtout nous avons la chance d'avoir 3, 4 ou 6 mioches et que généralement, il y en a toujours quelques uns de malades, par les privations qu'ils endurent.

Nous les voyons comme ils vont par les rues, vêtus d'habits sales et déchirés, les parents n'ayant ni le temps, ni les moyens de leur appliquer une bonne hygiène, couchant 3 ou 4 sur un grabas de paille, entassés les uns sur les autres.

Ces pauvres petits souffrent toujours de la faim par la raison que leurs parents sont obligés de se rationner pour pouvoir joindre les deux bouts.

Comme aliment nous ne prenons souvent qu'un peu de soupe, à moitié cuite faite avec de la viande de dernière qualité; de temps en temps un bout d'ASADO ou autre mangeaille de la même valeur, mais toujours, ce qu'il y a de plus mauvais, et, comme boisson alimentaire, nous buvons de ce qu'on appelle cidre, qui n'est qu'un breuvage horriblement mal fabriqué, et dont Mme Walace est le fournisseur de la principale matière première employée, et la plupart ne boit que de l'eau.

Comme amusement, nous n'avons guère que le dimanche après midi, un peu de temps pour nous déguiser en gens heureux, puisque, pendant 6 jours et demi de la semaine, nous sommes esclaves comme si nous avions les chaines aux pieds et la bouche cousue; vêtus comme des mendiants, dégoûtés de tout le monde, même entre nous, ouvriers, puisque nous avons la stupidité de regarder le luxe, comme félicité suprême.

Quand, quelquefois, nous passons devant ces magasins de luxe, dont la devanture resplendit de glaces et de décorations artistiques, que nous avons fabriquées nous-mêmes; il ne nous vient pas à l'idée d'établir un parallèle entre nous et les clients de ces magasins, qui eux, vont acheter les belles choses, fabriquées par nous, avec de cette monnaie qui représente le produit de nos sueurs.

Nous ne croyons pas qu'il y ait des ouvriers qui aiment le travail; car, comme nous le disons plus haut, l'ouvrier étant sous le joug du travail, tous les jours, les mois et les années; toute sa vie jusqu'à ce qu'il s'affaiblisse tellement, que n'en pouvant plus il s'enva mourir à l'hôpital, vieilli avant l'âge, par les peines, les privations et le travail forcé; et la plus forte part du produit de ce travail passe dans les coffres de ceux qui ne font rien; à nous, on ne nous en donne que pour ne pas crever de faim.

Nous sommes de véritables machines à produire, se mouvant par la volonté des contremaîtres des patrons.

Nous entrons dans l'atelier à une heure fixée et au coup de sifflet de la machine ou au son d'une cloche, pour sortir, au bout de 10 à 12 heures de travail éreintant, de la même façon, et nous aimerions le travail fait de cette manière-là? non, ce n'est pas possible.

Chaque atelier n'est ni plus ni moins qu'une machine dont les ouvriers sont les rouages ou pièces numérotées, le chauffeur peut-être représenté par le contremaître et le mécanicien par le patron.

Une fois, entrés dans cette galère, nous ne pouvons ni fumer, ni parler, ni même satisfaire à nos besoins.

Oh! la belle existence, n'est-ce pas?

Et dire qu'il y a encore des ouvriers qui disent qui aiment le travail, que sans travailler ils ne pourraient vivre. S'ils parlent ainsi c'est qu'ils ont le cerveau bouché par l'ignorance et se croiraient perdus dehors de leur bagne.

Et puisque nous sommes obligés de rester enfermés toute notre vie, la classe bourgeoise et capitaliste accaparent tout, comment voulez-vous trouver une joie, un amusement quelconque en dehors de l'atelier, ce n'est pas possible?

Si nous voulons être libres et heureux, nous devons supprimer tous ces rouages, c'est-á-dire le patronat, qui ne sert qu'á nous rendre esclaves, le contre maître, qui lui, n'est qu'un ALCAHUETE.

Dans ce système du travail, tout est mal pour nous autres, il nous faut donc supprimer le système même.

Que servent les numéros attachés á notre coiffure, comme les balayeurs des rues en ont ici, ou ceux pendus dans une boite á la porte des ateliers, des fabriques, sinon pour bien prouver notre esclavage; et ces livres, sur lesquels nos bourreaux. appointent nos journées de labeur, tout cela nous devons le jeter aux ordures, pour en être débarrassé, comme étant des armes propres á nous sucer le sang.

Les journaux capitalistes nous enseignent, par la statistique de Leroy, Beaulieu, et autres économistes et capitalistes, qu'un ouvrier qui travaille, produit pour onze personnes, qui, elles ne travaillent pas.

Si ces onzes personnes travaillaient comme nous, combien chacun de nous aurait-il d'heures de travail á faire par jour? á peine deux.

Alors á qui profite ces heures que nous faisons en plus chaque jour? sinon á tous ceux qui ne font rien d'utile, car vous ne pouvez dire que les patrons, les curés de toutes classes, la police, l'armée, les gouvernants, etc., nous servent á quelque chose, ce ne sont que des parasites qui ne cherchent qu'á nous exploiter et á vivrent á nos dépens. Quand donc comprendrez vous, ouvriers, que c'est parceque nous le voulons bien, si on nous exploite, vu que nous sommes beaucoup plus nombreux que nos exploiteurs, mais puisque nous les laissons faire ils en profitent. A nous de secouer le joug qui nous pèse tous les jours davantage; que celui qui veut manger produise, et que l'exploiteur, autrement dit fainéant, crève de misère, s'il ne veut pas travailler comme les autres. Ils sont bien reconnaissables, ces buveurs de sang ouvrier, s'habillant avec tout ce qu'il y a de mieux et ayant le teint frais et les mains tendres comme du beurre, ils s'appellent entre eux honorables et honnêtes, tandis que ce sont les pires voleurs et les pires assassins de ceux-lá même qui leur font la vie douce.

Camarades de misère, assez d'exploitations sur notre dos, envoyons dinguer toute cette fripouillerie, nous en avons les moyens; c'est d'abord la grève générale. Ah! si aucun ouvrier ne turbinait plus, vous verriez les exploiteurs devenir vite très doux.

Et manger? direz-vous: est-ce qu'il n'y a pas une tapée de magasins remplis de boustifaille que vous avez fabriquée vous mêmes?

Vous direz aussi: — Et la police? et l'armée avec leurs flingots, leurs canons? — Vous avez des armes bien autrement terribles, soit le feu, le poison, la dynamite, etc., et surtout le nombre.

Ouvrez les yeux et les oreilles, comprenez bien que vous êtes des esclaves, et ce que vous pourriez être, une fois l'exploitation supprimée, en turbinant et en vivant en commun, en frangins. Il n'y a pas d'hésitation possible, il ne s'agit, que de marcher carrément ensemble et de chasser toute cette vermine qui s'est accaparé de père en fils de tout ce que les prolos ont fabriqué; nous le répétons, que toutes les productions de toutes classes soient á ceux qui les font et ceci ne dépend que de vous.

N'écoutez pas ces théoriciens. qui par leurs promesses mensongéres veulent se servir des prolétaires pour satisfaire leur ambition, pour arriver á la députation, au gouvernement.

Vous avez compris que c'est des socialistes que nous parlons.

Chacun sait que ces fameux socialistes une fois arrivés á ce siége de député, qu'ils désirent tant, ne s'occupent plus que de leurs intérêts, sans s'occuper de ceux qui les ont élus, ou s'ils s'en occupent ce n'est que pour se faire réélire.

Ils passent bonne vie et se fichent pas mal de la misère du peuple.

Naturellement, ils veulent un gouvernement celui qu'on désigne sous le N° 4, pour pouvoir tenir le peuple en bride, l'exploiter davantage encore qu'il ne l'est maintenant.

Non, point de ces fantoches et á bas tous les pouvoirs, quels qu'ils soient, car ils ne servent qu'á aider la classe bourgeoise, á nous exploiter; on le voit tous les jours dans les grèves, le gouvernement est toujours du côté des patrons et contre les ouvriers, ceux-lá même qui leur ont donné le pouvoir.

Avec de la bonne volonté et en s'aidant les uns les autres, nous pouvons fort bien nous passer de toute cette vermine: Il faut le vouloir, voilá tout. Nous n'avons pas á hésiter, le plus tôt sera le míeux, et s'il y a un coup de torchon á donner donnons le franchement, sans arrière pensée, car tout ce qui existe de cette société maudite, gouvernements, religions, lois, magistratures, armées, polices, etc., devra être balayé et foutu aux ordures. Après ce bon coup de balai, alors oui, nous serons tranquilles et nous pourrons dire que nous sommes heureux, nous pourrons travailler en chantant et avec courage car, ce sera pour nous.

Ce sera la vie future et il ne dépend que de nous que ce soit demain. Alors, nous travaillerons et vivrons en commun comme de bons frangins.

Comme cela seulement nous abolirons l'esclavage.

LA REVANCHE DU PROLÉTARIAT

Depuis les temps les plus reculés, que l'histoire des peuples fasse mention, il y a eu des maîtres et des esclaves; et cette injustice antinaturelle n'a fait que s'accentuer jusqu'á nos jours, avec des alternatives de révolte et de relâchement dans l'opression.

Quel est celui qui fut le fondateur de la propriété? Nul ne l'a su et ne le sauras jamais. Ce fut sans doute un homme fort et fainéant; car, il fallait qu'il fut fort, pour s'imposer á ses compañons de vie et les faire travailler á son profit, et fainéant de ne pas produire pour sa subsistance.

Ce premier exploiteur eut prontement des imitateurs et ainsi se fondèrent les castes de la société humaine, de par la loi du plus fort.

Plus tard, ces spiolateurs sentirent le besoin de faire profiter á leurs descendants, du produit de leurs vols, sur la communauté, et s'accordèrent entre eux á faire des lois, á seule fin de proteger leur avoir. Très pratiques, et sentant bien que l'esprit humain se révolterait de ces iniquités, ils profitèrent de la superstition des humains, qui ont toujours eu une tendance de croire aux choses surnaturelles, pour activer la marche des croyances d'essence divine et les faire coordoner avec leurs lois. De lá naquiren les codes ou livres de lois, qui s'accordent si bien avec les religions des peuples, en faussant complètement le bon sens moral.

Et ainsi, ils parvinrent, peu á peu, á faire accepter cette absurdité: que les puissances divines défendaient de s'approprier de ce que, eux, s'étaient emparé, sur la communauté. Alors pour donner plus de poids á cette autorité fictive, ils se donnérent un pouvoir, le plus souvent absolu, sur leurs semblables, sous des noms variés, et toujours en s'appuyant sur les divinités, dont quelques uns se disaient les descendants, [ce qui subsiste encore aujourd'hui]; n'avons nous pas vu, et ne voyons-nous pas encore ces autocrates qui se disent rois par la grâce de Dieu; et cet empereur de Chine, ne se dit-il pas fils du ciel?

Ainsi nâquirent la propriété et l'exploitation, conjointement avec les pouvoirs séculiers et religieux; ainsi se formèrent les classes de la société, les puissants, les nobles, d'un côté, et les esclaves, la plèbe, de l'autre; autrement dit ceux qui jouissent des douceurs de la vie, profitant du travail des deshérités et de leur ignorance.

De temps en temps, quand l'oppression leur pesait par trop, les esclaves se révoltaient, mais le plus souvent par leur ignorance; par leur trop grande confiance, ils perdaient la partie; alors, la répression était terrible, le sang coulait á flots. S'ils étaient sur le point d'avoir le dessus, leurs bourreaux leurs faisaient quelques concessions, que, peu á peu, ils leurs supprimaient. L'histoire universelle est pleine de ces luttes entre les exploiteurs et les exploités, qui, de tous temps ont été trompés par ceux-lá, et le sont encore plus que jamais, á fin de retarder indéfiniment la vengeance des gueux contre ceux qui possèdent tout.

L'histoire nous apprend que plusieurs fois sortirent des rangs de la basse classe, de ces hommes, d'une intelligence supérieure, comme le Christ (si jamais il exista) et beaucoup d'autres, qui semèrent des idées communistes, mais comme ceci dérangeait l'édifice social et sapait les prérogatives et privilèges de la haute classe, celle-ci les faisait disparaître par tous les moyens en son pouvoir.

Le Christ ne fut pas cet esprit mystique que nous dépeignent les légendes chrétiennes; il est plus compréhensible que ce fut un agitateur, qui, voyant les tortures physiques et morales de ces compañons d'esclavage, entreprit par ses actions et ses discours, d'amener le peuple á se révolter contre ses maîtres; mais, n'ayant aucune notion guerrière, ne professant que des doctrines pacifiques, les autorités d'alors s'en emparèrent par trahison, et l'immolèrent.

Mais, déjà, ce penseur avait des disciples, qui se multiplièrent par le monde, á un tel point, que les puissants autocrates d'alors, les empereurs romains firent le possible á fin d'étouffer cette révolution dans les idées qui menaçaient d'engloutir toute la classe des jouisseurs. Ce ne fut qu'un martyrologe pendant plusieurs siècles, qui se termina par un accord entre les chefs de la nouvelle secte, qui commençait à devenir puissante, et les gouvernants d'alors, accord qui, au lieu d'une guerre, qui pouvait durer indéfiniment en fit des alliés offensifs et défensifs, tout en restant, chacunes d'elles, puissance séparée.

Cette alliance se fit sur le dos de ces pauvres esclaves, qui avaient cru voir la fin de leurs maux et qui par ce fait, fut rejetée dans la nuit des temps; l'adcucissement qu'on leur donna, ce furent des promesses, de félicités suprêmes, en un paradis imaginaire, après avoir cesser de peiner c'est-á-dire après leur mort, promesses que leur firent les evêques de la nouvelle religion.

Trois fois, depuis cette époque, s'allièrent des religions avec des gouvernements: les religions calviniste et lutherienne, en Allemagne et en Angleterre; et la religion catholique par le Concordat, en France.

Et toutes ces religions, qui se chiffrent par centaines, n'ont été instituées que pour tromper plus facilement la classe prolétaire, et servir de déviation á leurs revendications.

C'est pourquoi que la plupart des religions sont intimement liées avec les gouvernements et même que. quelques religions ont pour directeur, le chef du gouvernement où elles sont instituées.

Avant la révolution française de 1789, la caste nobilaire marchait de pair avec ces deux institutions; depuis ce grand mouvement qui supprima, pendant quelques années, ces pouvoirs, c'est maintenant la noblesse du capital, qui complète cette trinité, en constituant la classe dirigeante, et s'accorde suffisamment avec les autres pour tenir la classe prolétaire en esclavage.

La lutte, entre les jouisseurs et les producteurs, a toujours existé, avec des alternatives de triomphes et de défaites, soit parceque ces derniers n'ont pas su achever leurs victoires ou soit qu'ils n'ont pas su en profiter.

Elle existe plus que jamais, cette lutte, et la classe bourgeoise fait bien ce qu'elle peut pour anniniler les efforts des parias á secouer leur joug; mais c'est en vain et ils le reconnaissent eux-mêmes, qu'un cataclysme s'approche lentement, mais sûrement qui les balayera, elle et ses sonteneurs, comme le vent enlève la poussière.

Déjà, les ouvriers ont conscience de la vie de misère qu'on leur fait; déjá les soldats et policiers, que l'on appelle soutiens de l'ordre, tandis que c'est le contraire, comprennent le rôle de dupes qu'on leur fait jouer, en les faisant marcher contre leurs frères.

Le temps est proche, où les deshérités et compañons de misère, ouvriers et paysans, feront comme ont fait les JACQUES au moyen âge, s'élanceront á l'assaut de la citadelle du capital, mais avec plus de conscience, plus d'ènergie, plus de confiance, et moins de sensibilité.

Ce jour lá sera terrible et aucune révolution, faite jusqu'alors, n'en peut donner une idée. Toutes les misères, que les repus ont faites aux exploités seront payées au centuple, et c'est alors que la presse bourgeoise pourra dire comme dans la bible, «il y aura des pleurs et des grincements de dents dans Ismaël»; mais les vengeurs de toutes les iniquités subies pendant des milliers d'années, sauront se rappeler des victimes martyrisées par ceux lá qui demanderont grâce et seront inflexibles et cruels, comme on le fu pour leurs frères.

Tout disparaîtra dans cette bataille gigantesque; Propriété, autorité, religions, codes, etc.

Ce sera la revanche des opprimés contre leurs bourreaux.

Après cette tourmente, viendra une aurore de paix et de bonheur, ce sera la société future.

AUX CAMARADES

Les copains qui reçoivent le journal par la poste, auront á nous excuser de la mauvaise correction de notre N° 2, la faute en est á l'imprimeur; il manquait une correction.

Quand nous nous en aperçumes, on en avait tiré et expédié une partie; le plus grand nombre fut corrigé. Nous ferons notre possible pour que pareille chose n'arrive plus.

Il nous est tombé sous la vue, le 1er numero du «Libertaire», fondé par SEBASTIEN FAURE!! nous en recommandons la lecture aux camarades.

Une seule chose nous choqua et qui ôte beaucoup de valeur au Journal, c'est ces JE, ces MOI, enfin un vérita-

ble encadrement de personnalités, et pour une feuille, comme pour n'importe quel écrit anarchiste, cette manière de procéder sied mal avec les convictions des auteurs.

« Le Cyclone » était sous presse lorsque nous eûmes le loisir d'entrelire « Le Libertaire », nous ne pûmes nous étendre davantage sur lui et sur les personnalités, mais nous en reparlerons plus tard. On peut se procurer « Le. Libertaire » Calle Corrientes 2039 ou Calle Esmeralda 574.

MOUVEMENT SOCIAL

URUGUAY

Montevideo—L'ouvrier serrurier Bacigalupe, a, après une violente discussion, justicié son exploitateur en le frappant d'un coup de poignard au cœur; la mort fut instannée. Mais moins veinard que Facioti, qui, comme nous l'avions annoncé dans le 1r. numero, avait pu s'échapper des mains de la vide rousse, après avoir tuer son patron, il a été arrêté. Néanmoins, c'est encore une bonne leçon pour la triste racaille exploitatrice et un bon exemple donné à tous les exploités qui n'ont qu'à se servir des mêmes moyens de Bacigalupe et de Facioti pour ne plus être ni canulés ni exploités.

Nous avons également reçu le nº 1 de «La Luz» nouveau champion communiste anarchiste à qui nous envoyons une cordiale poignée de main.

Son adresse est. P. Fernandez.—Maldonado 51 à Montevideo.

Comme toutes les publications anarchistes en circulation dans l'Amérique du Sud. «La Luz» sortira quand il pourra et par souscription volontaire.

BRÉSIL

Sain-Paul—Les camarades de cette ville nous annonce la prochaine apparition, d'un nouveau combattant, rédigé en langue italienne «Il grito degli opressi».

Nous voudrions bien lui souhaiter une longe et fructueuse vie, mais, connaissant le degré où se sont elevées les persécutions contre les anarchistes, il nous semble que la voix d'un journal n'est pas assez convaincante et que la voix plus grave et plus énergique des bombes ferait pâlir le trop «honnête» chef de police Bento Bueno qui tant de zèle loyalesque disposa en plusieurs fois contre les compagnons de là-bàs.

BUENOS AYRES

Bonne Voie—La plus grande partie des « Sociétés de Résistence» et syndicats ouvriers, commence à comprendre, et cela en leur complet interêt, qu'elle n'a rien à gagner avec la politique des illustres socialistes à la manque; et la réunion que les syndiqués menuisiers donnèrent le 15 courant passé, dans la salle de la société des boulangers, montrèrent le dégout qu'ils avaient pour la politique et pour ceux qui la défendent.

Nous sommes réellement satisfaits de ce mouvement et nous conseillons à tous les «Sociétés de Resistence» de se méfier des Mauli et des Patroni qui, comme tant de fois le montrèrent ne sont que des ambitieux et sinistres mystificateurs.

Aux copains qui restent encore syndiqués, à redoubler leur propagande descentralisatrice et bientôt tous les ouvriers comprendront que ce n'est pas l'enrégimentation, mais la conscience de soi-même et la solidarité qui seules peuvent les mener sur la véritable voie de l'Emancipation.

Quilmes—Un copain, ouvrier boulanger fut renvoyé par son patron parce qu'il était anarchiste, jusqu'ici, rien d'épatant, «le travail étant la liberté!! Mais comme le camarade eut maille à partir avec les socialistes policiers et que même il fut arrêter une fois sur leur dénonciation, il n'y aurait rien d'étonnant que pour s'en débarasser, car le camarade les gênait bougrement dans leur propagande mystificatrice et dans leur Révolution Pacifique!! (sic), que ces futurs bouffe-populo, n'aient machinés quelques saletés jésuitiques pour le faire quitter le patelin.

ETATS UNIS

Coalgate—Décidément les socialistes autoritaires sont partout les mêmes, c'est-à-dire de fieffés mouchards.

Les camarades de là-bàs, nous apprennent, que quelques dévoués à l'idée anarchiste, furent renvoyés de la mine où ils travaillaient et où en même tent y faisaient de la bonne propagande, grâce aux bassesses et vilenies écoeurantes, que commirent contre eux les roussins-socialistes qui ne cessèrent leur saloppe mouchardise que lorsque les copains furent renvoyés, et partant, quittés le pays.

A quand la révolution pour balayer la clique bourgeoise et socialiste ?

RUSSIE

Voici des lignes que nous cueillons dans «La Société Nouvelle» du mois de Novembre de cette année; qui peuvent se passer de tout commentaire, tant l'infamie des faits est grande, tant ils parlent par eux mêmes.

« L'introduction du service militaire obligatoire a provoqué de nombreux conflits en Russie.

Non seulement une grande partie des Monnomites a émigrée pour ne pas avoir á servir, mais une secte a été odieusement maltraitée, c'est la secte des Duchoborzy, qui vivent dans le Caucase d'après les principes du vieux catholicisme.

Ils ne boivent pas de boissons énivrantes, ne fument pas et, pour se conformer au précepte «tu ne tueras pas» ils ne mangent pas de viandes pour ne pas devoir tuer des animaux.

Pour les mêmes motifs, ils ont refusé le service militaire. Ils rapportèrent á Achalkalak (gouvernement de Tiflis) les armes qu' on le leur avait transmises. Le gouverneur de Tiflis envoya contre eux ; le 29 juin, une troupe de cosaques.

Les Duchoborzy n'opposèrent aucune résistance; ils réunirent leurs femmes et leurs enfants et les entourèrent en se tendant la main. Les cosaques firent feu sur cette foule inoffensive et desarmée, tuèrent quatre paysans et en blessèrent un grand nombre. Mais comme les paysans continuaient à ne pas opposer la moindre résistance et qu'on ne pouvait continuer à massacrer de sang froid des gens aussi paisibles, on leur ordonna de se rendre dans le village du gouverneur.

Ce dernier, écumant de rage, fit fouetter 60 hommes qui lui reitéraient leur volonté de ne pas servir.

Cette torture fut appliquée pendant six jours consécutifs et, après que le gouverneur fut parti, le chef du district donna l'ordre aux cosaques d'attaquer les femmes et les enfants. Les cosaques obéirent, mais comme l'éxécution de cette ordre monstrueux leur répugnait, ils s'en acquitèrent avec peu de zèle. On chargea alors les Mahométans de la milice lesghise de les remplacer. Le septième jour, 35 familles furent choisies et envoyées on ne sait où. On ne sait pas non plus ce qu'il est advenu des autres Duchoborzy, dont les villages sont isolés par un cordon de troupes.

Sait-on comment ce fait est raconté par une feuille de Saint Petersbourg? Elle annonce que dans la colonie Orlovuska, qui comprend 800 fermes, les habitants de 460 d'entre elles—en tout 5000 personnes—se sont expatriées «á cause de mal entendu avec les administrateurs».

Camarades qui lisez ces lignes, commentez vous mêmes ces monstruosités, et vous arriverez sans peine á comprendre que c'est á l'autorité que nous les devons; que si les hommes vivaient en groupements libres elles ne se produiraient pas, et par conséquent les anarchistes ont raison d'attaquer cette autorité dans toutes ses manifestations, qu'il faut qu'elle disparaisse complètement pour que la liberté et la securité des hommes ne soient plus un vaint mot.

UNE VICTIME DE PLUS

La Bourgeoisie vien d'assassiner par les privations, la misère et le trop de travail notre ami et bon propagandiste Pierre Tarelli, il a succombé de la fièvre scarlatine le 10 courant dans de terribles souffrances, laissant deux enfants atteints de la même maladie et sa compagne enceinte de six mois.

Nous faisons appel á ceux qui sympathisent avec la solidarité entre camarades ; nous ouvrons une liste de souscription en faveur de sa famille.

Le Cyclone $ 10—Récolté dans une réunion $ 2 40—Un burgues gallego $ 2.

Total à ce jour $ 14.40.

COMMUNICATIONS

Le groupe La Expropiacion a, á la disposition des camarades les brochures suivantes:

Declaraciones de G. Etievant—A mi hermano el Campesino—Como nos Diezman—La anarquia en la evolucion socialista—Entre campesinos.

S'adresser à tous les journaux anarchistes du sud-amérique.

En vente á la librairie calle Esmeralda 574 les journaux et livres suivants:

«Les Temps Nouveaux»—«La Sociale»—«Le Plebein»—«Le Cyclone».

Pierre Kropotkine—Les Paroles d'un Révolté—La Conquête du Pain (traduction en espagnol).

Jean Grave—La Société Future—La Société au lendemain de la révolution—La Société Mourante et l'Anarchie (traduction en espagnol).

A. Hamon—Les Hommes et les théories de l'Anarchie—Psychologie du Militaire professionel—Psychologie de l'Anarchiste socialiste.

Michel Bakounine—Dieu et l'Etat, Œuvres.

Sebastien Faure—La Douleur Universelle.

Malato—De la Commune á l'Anarchie.

John Henry Mackay—Anarchistes.

Journaux Anarchistes en cour de publication dans l'Amérique du Sud:

El Perseguido—B. Salbans, casilla correo 1120—Buenos Aires.

La Questione Sociale—Calle Corrientes 2039—Buenos Aires.

La Anarquia—J. Gimenez, casilla correo 22—La Plata.

La Libre Iniciativa—C. Gino, casilla correo 253—Rosario de Santa Fé.

La Verdad—Casilla correo 228—Rosario de Santa Fe.

El Oprimido—Progreso 71—Lujan, provincia de Buenos Aires.

El Derecho á la Vida—Casilla correo 305—Montevideo.

L'Avvenire—Casilla correo 739—Buenos Aires.

La Voz de Ravachol—Casilla de correo 739.

La Luz—P. Fernandez, calle Maldonado 52—Montevideo.

Nous prions les Compagnons qui auront reçu le journal de vouloir bien nous aviser et nous indiquer le nombre d' exemplaires qu'ils désirent.

Les compagnons de France qui recevront le Cyclone seront bien aimables de nous envoyer des brochures en échange.

En effet le besoin de brochures se fait grandement sentir dans l'Amérique du Sud.

LISTE DE SOUSCRIPTION

Le Cyclone $ 5.00—Un déserteur de Cuba 0.20—Pour «Le Cyclone» 2.00—Un cobrador de.... 0.10—Reste de tournée 1.00—Por conducto de «El Perseguido» del grupo de Mar del Plata 1.00—Lo mismo 0.20—Marat 0.50—Tavernati G. 0.50—Un burgues gallego 1.00—Caserio 1.00—Amar 3.00—X 0.50—X 2.00—X 0.50—Uno de la idea del Cyclone 0.20—Moreauvache 0.65—Uno que desea la muerte de los burgues 0.15—Un nuevo anarquista 0.30—Un quilmero 0.40—De un trabajito 2.00—Trouvé 0.20—Romain yesero 0.20—Encore un Moreau-vache 0.50—E. A. 1.00—La Tempête 0.50—Luttons 1.00—Un genois 0.50—Afuera los anarquistas de nuevo cuño 0.60—Pour donner du vent au Cyclone 2.00—Le restant d'une tournée 1.00—Celuiqui suit 1.00—C. V 0.25—J'ai payé 0.20—Un charpentier en fer 0.50—Jean qui marche 5.00.

Restant du dernier numero	$ 8.75
Total	» 45.40
Tiraje de 2.000 exemplaires	» 40.00
Frais de poste et divers	» 11.50
Déficit	» 6.10

"LE CYCLONE" se trouve en vente dans tous les Kiosques de la Capitale.